

# 1

Tout d'abord, mes frères, quelques faits, brossés à grands traits, afin de dissiper tout malentendu sur ma personne et les raisons pour lesquelles je me lance dans ce récit. Peut-être même en profiterai-je pour ajouter un vernis flatteur sur la façon dont je me suis retrouvé mêlé à tout cela.

Mon nom est Constantin Vadim. Âge : quarante ans passés. Profession : inspecteur de police à Mourmansk, ville de la lointaine Russie arctique. Volontairement retiré des affaires. Signe astrologique : Capricorne, c'est-à-dire impulsif, cédant trop facilement aux coups de tête et aux jolies femmes. Mais la bonne aventure, les signes du zodiaque et la nécromancie sont des disciplines dont je me suis aujourd'hui désintéressé.

Il est tard. Dans une heure ou deux, ce sera l'aube. Fin août 2020. Le lieu : Saint-Pétersbourg, l'ancienne capitale de la Russie, la ville bâtie par Pierre le Grand.

Je longe une haute muraille de stuc rose, aussi discret que l'ombre projetée devant moi. Mais je ne suis pas seul. L'ombre d'un autre homme me suit. Et s'il est vêtu de façon absurde – un pardessus tombant jusqu'aux chevilles, un chapeau de feutre démesuré sous lequel on distingue une cagoule de ski –, mon compagnon est un homme d'une certaine envergure : Roy Rolkin, le gouverneur régional de

la province de Kola, située à l'extrême Nord. Pas le genre d'homme dont on peut dresser un portrait fidèle. Disons que mon ancien camarade d'école est un gentil bouffon, même s'il n'est pas très drôle et parfois très loin d'être gentil.

Il marche comme un gamin boudeur, en traînant les pieds. Je me retourne à moitié quand il me rattrape et m'agrippe par l'épaule.

— C'est encore loin, Constantin ? grommelle-t-il entre ses dents.

Je regarde le plan tout en me retenant de rire. Vraiment pas discret, mon compagnon. Seuls ses étranges yeux sont visibles par la fente de la cagoule de ski. D'une main gantée, il s'appuie au mur de stuc rose. Il tourne la tête d'un côté et de l'autre, nerveux. Comme moi, il est plus qu'un peu saoul.

— C'est toi qui as voulu marcher, Roy. On aurait pu prendre un taxi en sortant de l'aéroport, dis-je d'une voix posée.

— Pour que le chauffeur apprenne notre destination ? Je te rappelle que je suis quelqu'un de connu, je ne peux pas me permettre d'être mêlé à une histoire de ce genre.

— De quel genre ?

— Tu le découvriras bien assez tôt. Crois-moi, je ne peux pas prendre le risque d'être reconnu.

Voir Roy si soucieux de respectabilité a quelque chose de touchant. Cette fois, je ne peux me retenir de pouffer.

Il me regarde, incrédule.

— Tu es mon ami ou pas ? demande-t-il alors d'une voix brutale, manquant de me déséquilibrer en me secouant par le bras.

Il n'y a plus rien de touchant en lui, à présent. Pas le temps de scruter ma conscience.

— Bien sûr que je suis ton ami. Où que nous allions... Mais fichons le camp d'ici, par pitié.

Ce soir, à Saint-Pétersbourg, le clair de lune découpe des ombres acérées au coin des grands immeubles ; même dans les rues les plus étroites, il jette ses rayons à travers les grilles, révélant des cours pavées, rivalisant avec la lumière tamisée des vieux réverbères en cuivre.

Des réverbères en cuivre... À Saint-Pétersbourg, évidemment, ce genre de raffinement est normal. À Mourmansk, la ville terne, agressive et laide d'où nous venons, on préfère le béton, les réverbères à col de cygne et les quartiers ouvriers du genre caserne. La vue y est autrement moins belle que celle que nous avons ici, depuis le pont de Kazan, sur la grande église de la Résurrection tout éclairée, ses neuf coupoles torsadées ornées de faïence pirouettant dans le ciel nocturne.

Nous continuons de progresser en rasant les murs. J'avise, dans une petite rue, des piliers de pierre encadrant une majestueuse porte en fonte. Elle est ouverte. Derrière elle, une cour fermée et une grande allée menant à d'imposantes portes peintes en noir, tout en haut d'un escalier de pierre en demi-cercle. Notre destination, si j'en crois mon plan.

Nous franchissons la porte en fonte, traversons la cour et gravissons les marches.

— Ils savent que tu dois venir ? demandé-je à mon compagnon.

— Bien sûr qu'ils savent.

— À cette heure de la nuit ?

Il acquiesce d'un mouvement de tête agacé. Je m'approche de la plaque en cuivre jaune, tellement discrète que je dois coller le nez dessus pour lire l'inscription : Institut de cosmétologie de Saint-Pétersbourg.

Entre ces hautes portes noires se faufile à longueur d'année le gratin du monde russe des affaires, du divertissement, du sport et, désormais, de la politique. Tous

impatiens d'effacer la ride en trop ou le pli de peau trahissant le poids des ans. Si Roy se fait surprendre sur ces marches, c'en est fini de son secret.

Il a eu besoin d'un demi-litre de vodka, siroté pendant le match désastreux de cet après-midi, pour me persuader de l'accompagner à Saint-Pétersbourg. Et, même arrivé devant les portes de cet institut de chirurgie esthétique, j'ai du mal à croire que Roy envisage un lifting. Il a tout juste la quarantaine. J'essaie encore de savoir ce qui l'amène ici, d'une voix délibérément accusatrice cette fois-ci.

— Toi, tu as autre chose dans le crâne, pas vrai ?

Il enfonce la tête dans le col de son manteau, comme s'il voulait y disparaître.

— Contente-toi d'appuyer sur cette putain de sonnette, murmure-t-il.

Je hausse les épaules et presse le bouton en ivoire au-dessus de la plaque. La grande cloche de la cathédrale Notre-Dame-de-Kazan se met alors à sonner dans un fracas assourdissant, émettant de telles vibrations qu'elles viennent déloger des particules de poussière sur le portique qui nous surplombe. Cela produit sur Roy un effet dramatique : il s'accroupit, tourne en tous sens à la recherche d'une cachette, courant presque.

Je relis ces lignes et constate qu'à nouveau je dépeins Roy sous des traits bouffons. C'est peut-être mon seul moyen de l'humaniser. À moins que je n'essaie de me disculper d'être ici ce soir – ou d'être avec Roy, tout simplement.

Alors que la cloche continue de sonner, l'une des deux portes noires s'ouvre et un homme vêtu d'une longue chemise russe blanche, avec une ceinture à la taille, nous guide le long d'une salle carrelée, faiblement éclairée par des chandeliers, jusqu'au comptoir en mahogani de la réception.

Refusant de retirer sa cagoule et de donner son nom à la jeune fille en tailleur noir qui nous accueille, Roy lui indique juste le numéro de la chambre qu'il a réservée et demande à y être conduit sans tarder. En quelques minutes, nous nous retrouvons dans une suite magnifique. Ce pourrait être la salle d'attente surchauffée, sur-décorée et sur-tapissée du Dr Freud, à Vienne, en 1905. Au centre du salon, sur un socle en porphyre rouge sang, une vierge de bronze dresse un étalon cabré.

— Eh bien, dis-je, il est peut-être temps que tu m'expliques vraiment ce que nous sommes venus faire ici.

Il ne répond pas, trop occupé à chercher des caméras dans la statue en bronze. À la fois rassuré et un peu déçu, il commence alors à se délester de son accoutrement. Il semble plus détendu maintenant, et se met à caresser un téléviseur grand format.

— J'ai demandé qu'on nous l'installe pour pouvoir visionner le match de cet après-midi.

Je laisse échapper un gémissement. Quelques heures plus tôt, depuis la loge des officiels du stade de Mourmansk, nous regardions notre équipe, le Dynamo de Mourmansk, se faire étriller neuf buts à un dans un match amical contre les Anglais de Manchester United, pour ainsi dire le meilleur club de football au monde. C'est ce qui nous rapproche, Roy et moi : un amour inconditionnel pour le Dynamo de Mourmansk, nos perdants à nous. Roy, président et propriétaire du club, est convaincu de le voir un jour se qualifier pour la Ligue des Champions. En tant que simple directeur, je le laisse à ses rêves.

Nous nous asseyons donc dans sa suite de l'Institut de cosmétologie et regardons la vidéo du match. Exercice douloureux. Pendant la première mi-temps, j'ai l'impression que le club anglais a fait entrer en douce sur la

pelouse un ou deux joueurs supplémentaires. Roy aussi. À plusieurs reprises, je le vois même qui recompte.

— Alors ? me demande-t-il à la pause. Quelle est ton analyse ? Qui est le maillon faible ?

Je n'hésite pas une seconde.

— Borleone. Bon sang ! Tous les Italiens naissent avec un ballon au pied, et il a fallu qu'on tombe sur Borleone...

Roy se renfrogne. C'est lui qui a décidé de prendre six millions de dollars dans les caisses de la ville pour acheter ce joueur vieillissant à la Juventus. Un avant-centre surestimé, même pour les dirigeants du club italien. Depuis son entrée à Mourmansk, Borleone enregistre des performances de plus en plus médiocres.

— Alors, Roy, qu'est-ce qu'on fait ? On lui casse les jambes, on touche l'assurance et on se paie un véritable attaquant ?

Il me glisse un regard sournois.

— J'y songerai.

— Arrête, Roy, je plaisante ! Bon, sérieusement, qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Il y a ce très bon attaquant des Bronx United...

— Une équipe prometteuse.

— Quelqu'un devrait aller le voir, pour juger sur pièces...

Il me regarde.

— Un des dirigeants... toi par exemple, Costya ?

— Je vais y réfléchir.

J'ai répondu d'un air détaché, tout en contemplant sur l'écran la détresse des supporters de Mourmansk tandis qu'ils quittent les gradins. Un séjour aux États-Unis ! Mon rêve d'enfance, avant même que mon affreuse grande sœur Olga ne parte y vivre et n'y expérimente, pour la première fois de sa vie, quelque chose qui ressemble au bonheur.

Je poursuis :

— Dégoter un visa pour l'Amérique n'est pas exactement une mince affaire.

Roy hoche discrètement la tête.

— Dès le moment où tu as eu ton rappel BCG...

— Qu'est-ce que tu crois ? Bien sûr que je l'ai. Il fallait que je sois bien protégé contre la tuberculose quand j'étais dans la police.

— Parfait. N'oublie pas d'emporter ton attestation. Quand peux-tu partir ?

Dans ma poitrine, quelque chose chavire.

— Et le visa ?

— Passe le prendre au consulat des États-Unis demain matin. Un visa de type « Affaires », pour une semaine. Tout est arrangé. Réservation pour un vol en première classe. Formalités réglées. Hôtel soigneusement choisi, en plein centre-ville.

Tout en parlant, il fait les cent pas en sifflotant fièrement *Yankee doodle dandy*. On dirait James Cagney, avec de la bedaine en plus.

Tout est arrangé, donc ! Parfait. Inutile, mes frères, d'essayer de m'expliquer que je suis manipulé. Je le sais. Et je ne m'en plains pas. New York, enfin ! Je m'efforce en tout cas de dissimuler mon enthousiasme. Une fois arrivé là-bas, il sera bien temps de m'inquiéter de ce que Roy attend vraiment de moi.

Il regarde l'heure et décroche le téléphone.

— Ils sont prêts ? demande-t-il à son interlocuteur.

Que se passe-t-il ? Ils vont opérer cette nuit ? Alors que Roy est à moitié imbibé de vodka ?

— OK, dit-il. On descend tout de suite.

Il se lève, met sa cagoule de ski, coiffe son chapeau de feutre noir, puis enfle le long pardessus.

— Mets ton manteau, c'est l'heure. On descend.

Mon esprit est déjà à New York. Je ne pose pas de question, je prends mon manteau et me débats pour l'enfiler tout en descendant l'escalier de secours en bas duquel nous attend l'homme à chemise blanche de tout à l'heure. Je me tiens en retrait quand Roy lui tend une liasse de billets. Il y en a pour cent dollars, peut-être plus.

Nous empruntons un vieux passage en pierre qui empeste le chou bouilli et pourri. Tout au bout, une porte grillagée à travers laquelle passe un peu d'air froid dissipe l'odeur. L'homme la déverrouille et nous ouvre, dévoilant une ambulance privée, un vieux modèle cabossé au châssis surbaissé. L'aile avant gauche est enfoncée, la portière côté conducteur tient à peine. Ce véhicule semble tout juste rescapé d'un grave accident de la route.

— Je conduis, annonce Roy en brandissant une carte routière claquant au vent comme un drapeau turbulent.

— Dis-moi, Roy, à quoi on joue ?

— On s'en va. Et on ne traîne pas.

Ainsi, il n'a pas eu le cran d'aller plus loin. Dieu soit loué. Je fais le tour pour m'installer côté passager mais il secoue la tête.

— Tu t'installes derrière, Costya. OK ?

Je prends place à l'arrière sans discuter. L'habitacle est sombre, bas de plafond et, curieusement, rempli d'une forte odeur d'alcool. J'entends mon ami monter dans la cabine et aperçois sa tête par le volet de communication.

— Il n'y a pas de lumière ici, Roy !

Il démarre sans prêter attention à mes protestations.

Les pneus lisses patinent sur l'asphalte mouillé avant de nous entraîner entre les portes de l'arrière-cour de l'institut. Agenouillé sur un strapontin, je tends le cou pour essayer de voir où nous allons mais ne distingue pas grand-chose par le volet, à part les toits blancs et crénelés des palais et des maisons. De temps en temps, une église,

quelques réverbères. Nous prenons deux ou trois virages, puis Roy accélère et je perds toute notion de direction.

Je reporte alors mon attention vers l'intérieur de l'ambulance et, dans la pénombre, il me semble entendre quelque chose, comme une respiration derrière le sifflement des pneus, les crachotements et les grondements du moteur. J'écoute plus attentivement, tourne la tête : il y a bel et bien quelqu'un ou quelque chose de vivant ici, avec moi.

En plissant les yeux, je remarque l'interrupteur de l'éclairage de secours, près du volet. J'allume de faibles spots bleus. À hauteur de mes genoux, un homme, allongé sur un brancard métallique, une couverture remontée jusqu'aux épaules. Sa tête est fermement serrée dans un bandage laissant juste des ouvertures pour les yeux et la bouche. Je me penche vers lui. Constate que les yeux sont fermés. Mais, Dieu merci, il respire.

— Roy, dis-je dans un murmure parfaitement inutile, digne des apartés au théâtre, il y a un homme, ici.

— Je sais.

— Il est inconscient.

— Encore heureux.

L'homme gémit, étouffé par son bandage.

— Il gémit.

— Tu ferais pareil si tu étais à sa place. Retire-lui son bandage.

— C'est sûrement un patient de l'institut, Roy. Il a certainement été charcuté et recousu il y a une ou deux heures.

— Fais-moi confiance, Costya.

La voix de Roy semble sereine, de l'autre côté du volet. En quelques heures, nos rôles se sont inversés.

— S'il est toujours en vie, tout se déroule selon mon plan.

— Ton plan ? Quel plan ? Pourquoi ne pas plutôt lui laisser son bandage et le ramener tout de suite à l'institut ?

— Retire-lui son bandage, Costya. Laisse-le respirer et, par pitié, laisse-moi me concentrer sur cette carte...

Je connais Roy. Je ne tirerai rien d'autre de lui. Il préfère traiter les problèmes l'un après l'autre.

L'extrémité du bandage est retenue dans un pli. Je soulève la tête et, avec d'innombrables précautions, entreprends de libérer le visage, tout en jetant des coups d'œil par le volet de communication. J'entrevois les toits de grands immeubles modernes, différents morceaux des bâtiments près de la Neva, des réverbères dansant dans la brume. L'homme sur le brancard gémit plus fort à présent. Je teste la sensibilité de sa tête en la bougeant avec douceur. Curieusement, ses gémissements ne redoublent pas. J'ai l'impression que sa douleur, qui semble immense, ne provient pas de sa tête.

Nous avons ralenti.

— Accroche-toi derrière, Costya.

La voix de Roy est toujours aussi détachée, insouciant.

— Accroche-toi bien.

Je laisse l'homme à moitié bandé et agrippe une rampe tandis que je sens les roues se bloquer sous l'effet du freinage.

Roy est un excellent conducteur. Alors pourquoi diable s'acharne-t-il sur les freins d'un vieux véhicule aux pneus lisses ? Nous glissons sur la chaussée, l'arrière de l'ambulance partant doucement à la dérive. Je m'arc-boute dans l'attente du choc. Brusquement, nous heurtons quelque chose dans un terrible fracas de tôle froissée. Nous nous arrêtons aussitôt. Les portes arrière s'ouvrent d'un seul coup. Je m'agrippe de plus belle à la rampe. Notre patient hurle de douleur. Roy commente pour lui-même, d'une voix que je perçois comme satisfaite :

— Pas mal. Je n'aurais pas fait mieux avec un radar.

Je sors. Nous sommes dans une zone de Saint-Pétersbourg que je ne reconnais pas du tout, apparemment industrielle : de silencieux bâtiments de brique, tout en longueur, aux toits fondus dans l'arrière-plan brumeux, à la lueur orange de l'éclairage au sodium. Je remarque tous ces détails en faisant le tour de l'ambulance pour aller voir ce que nous avons percuté.

Je m'immobilise, inquiet, en découvrant une splendide Mercedes verte, calandre contre calandre avec notre vieille ambulance. Roy, un marteau enveloppé dans un tissu, s'acharne sur la carrosserie.

— Qu'est-ce que tu en dis ? me demande-t-il.

Je reste sans voix. Je n'y comprends rien. Nous rou lions sur une banale bretelle d'autoroute, la chaussée est assez large pour laisser passer un tank et nous avons apparemment embouti une Mercedes vide.

Que Roy, totalement impassible, est en train d'attaquer à coups de marteau.

Il arrête de frapper et arrache un morceau de tôle de l'ambulance pour l'enfoncer dans l'alvéole d'un des phares de la Mercedes.

— C'est bon, déclare-t-il. On le sort.

Je suis Roy jusqu'à l'arrière de l'ambulance. Nous soulevons le brancard et le poussons jusqu'au siège conducteur de la Mercedes. L'homme souffre le martyr. Roy soulève sa tête et retire prestement ce qui reste de bandage. Je baisse les yeux sur le visage.

Vous avez déjà deviné, mes frères.

Borleone lève vers moi ses yeux sombres d'Italien. Il n'y a ni coupures ni points de suture sur sa gueule d'ange. Mais ses traits se crispent sous la douleur lorsque nous le déplaçons.

— Installe-le derrière le volant, m'ordonne Roy. Fais gaffe à ses jambes. Elles sont cassées.

Les acouphènes se réveillent dans mes oreilles. J'ai un haut-le-cœur. Je dois même faire des petits bruits d'arrière-gorge.

Roy me dévisage.

— Il a accepté le marché, explique-t-il d'une voix calme. Un demi-million de dollars d'assurance pour lui. Le reste pour que le club s'offre un nouvel attaquant. J'ai un oncle chirurgien à l'institut. Les jambes de Borleone ont été cassées sous anesthésie générale. Dans le plus grand secret, et sans douleur.

Il hausse les épaules devant l'Italien à l'agonie.

— Enfin... jusqu'à maintenant, apparemment. Mais c'est une occasion en or pour lui.

Je regarde le visage livide du footballeur, ses grimaces angoissées lorsque nous l'asseyons au volant de la Mercedes. Sa propre Mercedes, je m'en rends compte alors. Il est conscient mais gémit toujours. Je lui explique que tout va bien se passer, quoique je n'aie aucune idée de la suite des événements.

Roy dégaine alors son téléphone portable et appelle une ambulance, une vraie. Avant son arrivée, il va chercher le vieux fourgon Renault Economy qu'il a dissimulé derrière un entrepôt de l'usine.

Le visage de Borleone semble exsangue. Je me penche tout près de lui.

— Tu as vraiment accepté ça ? Tu as vraiment passé ce marché avec Roy pour un demi-million de dollars ?

Il ferme les yeux et les rouvre en guise d'acquiescement.

— Est-ce qu'au moins il t'a donné le choix ?

Il tente un sourire narquois.

— Oui... c'était mes jambes... ou ma nuque.

Il n'a pas l'air en forme. Je lui dis qu'une ambulance est en route. Roy m'appelle depuis le fourgon.

— Il déguste, Roy ! On dirait qu'il va s'évanouir...

Hochement de tête approbateur de Roy.

— Ça fera plus vrai. Ce salopard est un acteur-né.